
Dans les momens et les époques de la vie, où notre situation extérieure vient à changer, où une nouvelle carrière de devoirs et de travaux s'ouvre devant nous, on flotte entre mille pensées différentes, on éprouve les sentimens les plus contraires, on se livre tour à tour à l'inquiétude et à la joie, on ne sait ce qu'on doit espérer ou craindre, on voudroit pouvoir lire distinctement dans l'avenir pour s'assurer d'avance de tout ce qu'il amènera, on essaye de le deviner, mais on reste incertain s'il faut se le peindre sous des couleurs sombres ou sous des images riantes. Cette incertitude devient encore plus pénible et plus vive, s'il s'agit d'une tâche importante et épineuse, qui impose de grandes obligations et une responsabilité plus grande encore; si loin d'y prétendre on n'a pas même soupçonné qu'on s'y verroit appelé, et n'a rien fait pour se préparer à la remplir; si l'on peut craindre par conséquent qu'elle ne passe la mesure de nos forces; enfin si l'on doit l'associer à des travaux déjà nombreux et difficiles, et s'en charger à un âge où n'ayant plus le feu ni la vigueur de la première

jeunesse on devoit songer plutôt à resserrer qu'à étendre la sphère de son activité.

Tels ont été, Messieurs, mes sentimens dans le moment où l'on m'adressa la vocation honorable qui vient de m'être conférée, et quelque flatteurs que dussent être pour moi les suffrages qui m'y appelloient, la crainte de ne pas les mériter et de ne pouvoir y répondre selon mes vœux n'en fut pas moins mon premier mouvement; mais depuis d'autres considérations se sont présentées et m'ont offert des encouragemens efficaces. La perspective d'avoir une occasion de plus de travailler à la prospérité de l'église dont je suis le pasteur, qui a tant de titres à mon affection et à mon zèle, et dont le collège est une des pierres fondamentales; le désir de contribuer aussi pour ma part et suivant mes forces au maintien d'un institut qui pendant plus d'un siècle d'existence a rapporté de si beaux fruits, et a su mériter la protection d'un gouvernement aussi éclairé que paternel; le plaisir de me retrouver dans les lieux où j'ai passé les années de l'enfance et de la jeunesse et de rendre à une fondation à laquelle je suis si redevable une partie du bien que j'en ai reçu; enfin la pensée de pouvoir payer d'une manière plus active le juste tribut de ma reconnoissance à la mémoire de l'homme respectable, dont je viens occuper ici la place: que me falloit-il de plus pour vaincre mes répugnances, tempérer mes appréhensions; et l'espérance de justifier le choix

des supérieurs, ne m'étoit-il pas permis de le puiser dans les motifs mêmes qui m'ont dicté mon acceptation?

Je la salue donc avec joie cette journée qui avoit d'abord excité mes craintes, et pour aviver la confiance avec laquelle j'entre dans la carrière qu'elle m'ouvre, j'oublie toutes les peines qui peuvent y être attachées pour ne m'occuper que des jouissances pures et nobles qu'elle me promet. Elles ne me sont pas inconnues. Vingt années d'un ministère consacré principalement à l'instruction m'en ont fait goûter toute la douceur. La nouvelle relation que je contracte ne fera qu'en augmenter le nombre. Si je m'arrête quelques momens à en tracer le tableau, ce n'est que pour me pénétrer plus fortement de la beauté des devoirs, de l'importance des travaux qui me mettront à même de les mériter.

Entre tous les objets qui ont excité l'attention et captivé l'intérêt des hommes, l'éducation a toujours occupé une des places les plus distinguées. Les législateurs de tous les siècles l'ont rangée au nombre des premiers garans de la gloire et de la prospérité des peuples. Sa nécessité et son influence n'ont pu être contestées que par ces amis du paradoxe et du sophisme, qui croient se tirer de la foule et se faire pardonner leur médiocrité, en employant leurs prétendues lumières à rabaisser le prix des véritables. Mais par une de ces contradictions assez ordinaires à l'esprit humain, tout en rendant justice au mérite comme

au besoin de l'institution, on ne s'est guères em-
 pressé à encourager par des égards ceux qui se
 vouoient à cette belle tâche; on a estimé leurs
 travaux trop minutieux ou trop vulgaires pour
 les juger dignes de quelque considération; et si
 on ne les a pas rebutés partout par le mépris, du
 moins les a-t-on laissés languir le plus souvent
 dans une triste obscurité. A peine leur a-t-on
 fait l'honneur de les appercevoir sur cette scène
 tumultueuse du monde, où paroissent tour à tour
 tous les états et toutes les conditions, pour
 y jouer bien ou mal le personnage dont ils se
 chargent; et parcequ'ils se tiennent modestement
 dans un coin du théâtre occupés à observer le
 jeu de leurs frères, on oublie que sans eux les
 acteurs qui se montrent sur le devant ne s'ac-
 quitteroient de leur rôle ni avec dignité ni avec
 succès, et ne recueilleroient point les applaudis-
 semens que les spectateurs leur prodiguent. Heu-
 reux l'instituteur de la jeunesse qui, malgré l'a-
 veuglement ou l'ingratitude d'un monde où l'on
 méconnoit le prix de sa vocation, sait l'apprécier
 à sa valeur et se rendre justice à lui même; qui
 possède cette noble fierté qu'il est permis de nour-
 rir dans chaque état, de quelque nom qu'on l'ap-
 pelle, quand on est tout ce qu'on doit y être;
 qui, sans dédaigner aucune condition ou la trait-
 ter de superflue, demande cependant à quicon-
 que ose mépriser la sienne: es-tu plus utile que
 moi! Qu'a-t-il besoin d'ailleurs des suffrages
 d'une opinion souvent injuste et toujours précai-

re, lui qui peut puiser ses plus belles et ses plus douces récompenses en lui même, dans le sentiment du bien qu'il opère, dans la conviction de l'influence qu'il exerce et qui pour être imperceptible n'en est pas moins réelle? On lui remet une matière encore informe et brute: et c'est lui qui la polit, la façonne, lui communique la chaleur et la vie. Tous les états passent par ses mains, lui doivent leur premier développement, et si les circonstances, la fortune, les relations sociales viennent consommer son oeuvre: leur travail, pour paroître plus important, ne sauroit cependant être conçu sans le sien. Si dans un pays la balance de la justice conserve toujours son équilibre; si la main du guerrier n'y est pas souillée par la rapine, ni son épée teinte du sang de l'innocence; si le ministre des autels n'y sacrifie pas de fastueuses paroles, mais y porte l'offrande d'une foi éclairée et salutaire; si le flambeau des sciences y fait luire partout sa vive et douce clarté et y dissipe les plus épaisses ténèbres; si l'on y compte beaucoup de pères vigilans, d'époux fidèles, de négocians intégres, de citoyens utiles: tout cela n'est-il pas en partie son ouvrage, et n'y a-t-il pas concouru de la manière la plus active? Il voit le torrent baigner et féconder la plaine; il n'a pas sans doute la vanité de prétendre que c'est lui qui l'a formé, mais lui contestera-t-on le mérite d'en avoir creusé le lit, et refusera-t-on de convenir que sans lui il ne seroit resté qu'un foible ruisseau, rempli d'une

vase impure ou obstrué par de stériles cailloux? O la grande et belle vocation que celle, où l'on peut s'envisager comme un instrument plus direct ou plus favorable entre les mains de la providence, et plus immédiatement destiné que d'autres à l'exécution de ses desseins pour le bonheur des hommes! Comment en la plaçant dans ce point de vue ne pas s'honorer d'y être appelé, ne pas craindre d'en être indigne en ne la remplissant qu'en mercenaire, et se plaindre de manquer encore d'encouragemens et de récompenses?

A cette première jouissance, que l'on pourroit appeler religieuse et qui est si propre à satisfaire les besoins, à répondre aux désirs de toute ame généreuse et sensible, vient s'en joindre une autre plus faite pour l'esprit que pour le coeur, et qui sans avoir la même vivacité a cependant aussi ses attraits. Si entre tous les objets de nos méditations et de nos recherches l'étude de l'homme est la plus intéressante: l'instituteur de la jeunesse ne se félicitera-t-il pas d'avoir plus que d'autres des facilités pour s'y livrer, et des occasions d'en savourer le plaisir? Tandis que les observations du philosophe ne portent le plus souvent que sur l'homme déjà perfectionné ou dépravé, tandis que mille obstacles peuvent les embarrasser ou rendre incertains les résultats qu'il en déduit: l'instituteur, sans avoir besoin de recourir à des analyses profondes et à des discussions pénibles, épie la nature dans son atelier le plus secret, peut embrasser

sans beaucoup d'efforts la richesse et la variété de ses productions morales, n'a que rarement à craindre ce voile de la dissimulation et du mensonge qui les dérobe ou les altère, parceque les ames qui lui sont confiées y sont pour la plupart encore étrangères, suit sans peine la marche progressive d'un développement qui est en grande partie son ouvrage, voit la fleur dans le bouton, le fruit dans la graine, et observe avec intérêt le passage insensible de la nuit au crépuscule, du crépuscule à l'aurore, de l'aurore à l'éclat du jour. Cet intérêt ne doit-il pas devenir plus vif à la vue de cette étonnante diversité de talens, de goûts, d'inclinations, de caractères que lui offre la jeunesse qui l'environne, qui est tirée de toutes les classes de la société et destinée aux états les plus différens? Est-il un tableau plus riche, plus varié, plus vivant que celui qu'il a sous les yeux, et loin de l'accuser d'uniformité, son attention la plus soutenue suffira-t-elle aux traits nombreux qu'il lui présente? Ici la pesanteur et la paresse d'un esprit, qui ne saisit que peu de choses, ne retient qu'avec peine et se traîne avec lenteur dans toutes les routes où on le conduit. Là le feu et l'ardeur du génie qui embrasse tout avec promptitude, le conserve avec persévérance, et sans attendre l'instruction vole en quelque sorte au devant d'elle. Ici le disciple frivole, rêveur, distrait, près de celui qui trahit l'attention jusques dans l'attitude ou le regard, et dont l'oreille est comme suspendue à

la bouche du maître, de peur de perdre le moindre de ses paroles. Là le jeune homme mou et efféminé, ou déflant et timide que le travail le plus facile décourage et fatigue, près de celui qui sent sa force, l'emploie et se montre entreprenant et hardi jusqu'à la témérité. Ici l'indifférence la plus complète pour la louange et la censure, l'honneur et la honte; là la sensibilité délicate, pour qui le plus léger coup d'oeil est déjà une récompense ou un châtement. Ici les prétentions de la vanité ou les ruses de la dissimulation; là les charmes de la modestie ou les épanchemens de la franchise. Ici l'enfant affaibli par la maladie, amolli par l'éducation, énérvé peut être par des vices secrets; là la santé et la vigueur qui brillent dans tous les traits, l'oeil vif et animé qui annonce l'innocence et la pureté de l'ame. Que de gradations, de nuances et de contrastes! Quel vaste champ, quelle riche moisson pour l'observateur exercé et attentif! Surtout quelle source abondante en jouissances pour quiconque sait tirer parti de cette diversité de facultés et de forces, de dispositions et de caractères, y adapter la marche, la forme, le ton de l'enseignement, imprimer à tous une direction bienfaisante, employer avec un égal succès l'aiguillon et le frein, enflammer la tiédeur ou réprimer l'effervescence, et qui voit ainsi son ouvrage naître, croître et prospérer sous sa main! Sans doute le succès ne répond pas toujours à ses vœux, et plus d'une fois il gémit sur des

espérances trompées; mais cette douleur, malgré son amertume, comment n'est-elle pas richement compensée par la joie qui le transporte, lorsque le fruit de ses soins surpasse son attente? Le sculpteur n'en ressent pas de plus vive, lorsque le bloc de marbre se développe et s'anime insensiblement sous son ciseau créateur, et qu'après des années de travail et de peine, il voit tout à coup la statue du héros ou de la déesse paraître dans tout l'éclat de la grandeur ou de la beauté.

A ce présent, déjà si fécond en nobles jouissances pour l'esprit comme pour le cœur, se joint encore l'avenir avec le charme de ses perspectives et la moisson de ses espérances; car s'il n'est pas de vocation où l'on ne puisse jeter un coup d'œil à travers le voile épais qui le couvre, pourra-t-on contester ce plaisir à l'instituteur de l'enfance et de la jeunesse, qui plus que tout autre est appelé à en jouir? c'est plus au milieu de la génération future que de la présente que s'écoulent ses jours et ses momens. Occupé sans cesse à la suivre et à l'observer, il voit passer devant lui, comme dans un miroir magique, les vertus et les vices qui feront le bonheur et le malheur de la postérité. Ses soins et ses travaux tendent à détourner tout ce qui pourroit flétrir le germe des unes, et à étouffer les autres dans leur principe. Dans l'enfant ardent et impétueux il pressent déjà l'homme entreprenant et actif, qui dans quelque situation où le sort le place bravera les obstacles et les périls pour arri-

ver à la fortune ou à la gloire; dans le disciple plus circonspect et plus calme le travailleur assidu, persévérant, infatigable, qui pour se renfermer dans un cercle plus restreint n'en sera peut-être que plus utile; en un mot il a devant soi les citoyens futurs, et en les voyant se rapprocher insensiblement de leur but, il peut jusqu'à un certain point prévoir et prédire leurs destinées. Que dis je? il n'a pas seulement la satisfaction de lire plus que d'autres dans le grand livre de l'avenir; c'est encore lui qui en opère, en assure, en hâte l'avènement. Tandis que le père de famille, entouré d'enfans studieux et dociles, ouvre son coeur paternel aux plus douces espérances, l'instituteur qui a partagé ses soins participe sans doute aussi à ses plaisirs; mais ne doit-il pas en goûter de plus nombreux et de plus vifs, lui qui embrasse une plus vaste sphère, influe sur les familles de toute une ville, consacre ses soins aux enfans de tous les ordres, et par la diversité des états auxquels ils se vouent, celle des lieux où ils se disperseront, jette des semences de sagesse, de vertu, de bonheur, qui embelliront le sol entier de la patrie et féconderont peut être des contrées lointaines? Qui entreprendra de mesurer l'étendue ou la durée de son influence, de suivre cette longue chaîne de bienfaits dont il a formé le premier anneau, qui passeront d'une génération à l'autre, qui sans être directement son ouvrage n'en sont pas moins dûs à ses lumières, à sa vigilance, à

son zèle, et qui réjouiront encore la terre qu'il a habitée, alors même que son nom y sera depuis longtems oublié? Ah! si une ame aimante et sensible brule dans son sein, restera-t-il indifférent à une semblable perspective, et en savourant ses consolations et ses douceurs craindra-t-il de les acheter par trop de travaux et de sacrifices? O qu'il doit être beau et serein le soir d'une vie si riche et si pleine! Quelle jouissance de pouvoir se dire à la vue de l'homme, qui sur tous ses pas répand la bénédiction: il fut mon disciple! Qu'il doit être doux de reposer sous l'ombre protectrice de l'arbre qu'on a planté, de contempler l'éclat et la richesse des fruits qui le parent, après les avoir payés de ses sueurs et de ses fatigues; et quand les soins donnés à sa culture disparoistroient devant le nombre, la vigueur, le luxe de ses rameaux, la joie du cultivateur ignoré n'en seroit-elle pas plus pure et plus vive?

Tels sont les plaisirs attachés à l'institution de la jeunesse. Mon foible pinceau n'a pu qu'en ébaucher les traits. Heureux celui que le ciel a doué d'un esprit capable de les apprécier, enrichi d'un coeur fait pour les sentir! Plus heureux qui les préfère à tant d'autres jouissances de la fortune ou de la gloire, lesquelles promettent le bonheur sans le donner et laissent le plus souvent après elles le vuide ou le dégoût; qui pour l'amour d'eux est prêt à sacrifier des avantages plus séduisants et plus propres à satisfaire la cupidité et l'ambition; qui en les goûtant se console du peu

d'encouragemens qu'il obtient, quelquefois même de l'ingratitude qu'il essuie de la part d'un monde, qui demande sans cesse l'éclat ou le bruit des succès, et dont on ne parvient à captiver les suffrages qu'en lui offrant de pompeux spectacles!

Il les a connus ces plaisirs dans toute leur étendue, les a savourés dans toute leur vivacité, l'homme à jamais vénérable dont je dois prendre ici la place. En rassemblant les traits du tableau que je viens de tracer, c'est son image qui a été présente à ma pensée, son histoire que j'ai faite, son ame que j'ai voulu peindre, et qui a toujours cherché et trouvé sa première et sa plus douce récompense dans l'objet même de ses travaux, dans l'ardeur de son zèle, dans le sentiment des fruits qu'en retiroient ses disciples. Ce n'est pas en un lieu où son ombre semble planer encore, où tout respire et bénit sa mémoire que j'ai besoin de faire l'éloge d'une vie toute pleine de labeur, de patriotisme et d'esprit public. Ce n'est pas à ceux qui en furent les témoins journaliers que je rappellerai les travaux utiles, les services importans, les bienfaits désintéressés qui en ont marqué les heures et les momens. Ah! tant que la reconnoissance restera un devoir sacré, son nom sera prononcé avec vénération dans le temple de la religion, dans le sanctuaire de la science, dans l'asile de l'infortune, dans tous les établissemens utiles qu'il a fondés ou maintenus; répété avec amour par les grands et les petits, les riches et les pau-

vres, les pères, et les enfans, la patrie et l'église, et cette famille des réfugiés si chère à son coeur, dont il a tracé la touchante histoire et qui le révèroit comme un père. Surtout il le sera avec une gratitude plus vive dans cette école de l'instruction qu'il a dirigée pendant un demi siècle, relevée d'une décadence complète, accrue et perfectionnée sous tant de rapports, maintenue dans les tems les plus orageux, dont il a également bien mérité, dans la double relation de principal et de maître, où il a guidé, formé plus de quatre mille élèves entre lesquels plusieurs ont déployé dans les postes les plus importants les fruits de son institution, et dont le plus grand nombre a conservé comme un germe bienfaisant et fécond le souvenir de ses soins infatigables, de son active surveillance, que les infirmités de l'âge essayèrent en vain de ralentir. Ce souvenir d'un maître, dont je m'honorerai sans cesse d'avoir été le disciple, revit plus que jamais dans mon coeur à l'entrée d'une carrière que je ne pourrai fournir avec quelque espérance de succès qu'en suivant religieusement sa trace, en m'enflammant de son ardeur, en essayant de répéter son exemple; et si mes foibles efforts pour le retracer ne sont pas infructueux, c'est à lui que j'en serai redevable. Reçois, ombre chérie, l'offrande de ma reconnaissance pour tout le bien que tu m'as fait! Quelles expressions pourrois-je lui donner qui fussent plus dignes de toi, qu'en te prenant à témoin des engagemens que je contracte en ce

jour, en te promettant de continuer fidèlement ta belle oeuvre, de consacrer, avec mon tems et mes forces, les lumières et l'expérience que je te dois au maintien d'un édifice que tu as relevé et affermi par cinquante années de travaux, de n'épargner comme toi ni peines, ni privations, ni sacrifices pour le consolider toujours d'avantage, de veiller sur la jeunesse que réunit cette enceinte, qu'elle pourra rassembler encore, avec des soins aussi paternels que les tiens; et si jamais il m'arrivoit d'oublier et de trahir des devoirs dont tu respectois la sainteté, que ta pensée, aujourd'hui pour moi le plus actif des mobiles, devienne alors mon châtiment!

Cette promesse solennelle je la dépose entre vos mains, Monsieur, *) comme un hommage dû à la confiance que me témoignent et le corps respectable dont vous êtes membre, et le ministre éclairé qui en est le chef, ainsi qu'à la preuve si sensible de leur estime qu'ils ont bien voulu me donner en vous choisissant pour les représenter en ce jour. Veuillez assurer à l'un et à l'autre que j'y vois plus un encouragement qu'une récompense, à laquelle je ne puis aspirer qu'après l'avoir méritée, et que j'en sens trop vivement le besoin et le prix pour ne pas être jaloux de m'en garantir la continuation. Puis-
sai-je par les efforts que je ferai pour répondre
à

*) M. le Conseiller d'Etat *Uden*, nommé par le Département royal du culte et de l'instruction publique, pour assister à mon installation.

à une confiance aussi honorable et la justifier, conserver à cet institut la protection d'un département qui, pénétré de la haute importance de l'instruction publique, consacre à son ensemble comme à ses détails les soins les plus soutenus et la vigilance la plus active! Aidé de ses lumières, encouragé par ses suffrages, travaillant sous ses auspices, j'ose espérer de m'acquitter de ma tâche avec honneur et avec fruit.

Ce succès dont je me flatte dépend aussi de votre concours, Messieurs les Inspecteurs, qui avez daigné accueillir ma nomination avec un intérêt dont je n'oublierai jamais les expressions flatteuses. Le conseil vénérable que vous composez, et dans lequel ont siégé des hommes dont les noms resteront à jamais chers aux sciences et aux lettres, a depuis l'établissement du collège contribué de la manière la plus active à la réputation qu'il s'est acquise. Vous êtes, Messieurs, animés comme vos prédécesseurs d'un patriotisme fervent et pur, vous rappelez leurs lumières et leur zèle, vous continuez à bâtir sur les fondemens qu'ils ont jetés: que faut-il de plus pour me faire entrer avec confiance dans une carrière où vous me guiderez de vos conseils, m'appuier de votre autorité, et associé à vos utiles travaux, comment ne nourrirois-je pas la douce espérance de voir l'institut, que nous devons diriger d'un commun accord, se rendre toujours plus digne des bienfaits du meilleur des rois, et de la protection des supérieurs à qui il en a confié les intérêts?

B

Cette confiance vous me l'inspirez aussi, Messieurs et très honorés collègues, dont je dois partager la tâche et parmi lesquels je compte d'anciens et de sincères amis. Qu'il est honorable pour moi d'être placé à la tête d'instituteurs, qui par leurs talens, leur zèle, leur désintéressement, ont su s'assurer les plus justes titres à l'estime générale! En vous parlant aujourd'hui des plaisirs de votre vocation, je n'ai fait qu'exprimer les sentimens qui vous animent. Tendons-nous une main fraternelle pour nous en garantir mutuellement la jouissance; et si nous vaquons à tous nos devoirs avec assiduité et avec joie, si nous ne consultons d'autre intérêt que le bien de la jeunesse confiée à nos soins, si nous n'envisageons jamais notre tâche comme un fardeau pénible ni comme une oeuvre mercenaire, si nous n'y voyons qu'une occasion précieuse de nous rendre utiles à l'église comme à la patrie: ces plaisirs ne pourront jamais nous manquer; nous remporterons du passé d'honorables souvenirs, nous applanirons les difficultés du présent, nous pourrons aller à la rencontre de l'avenir avec de douces espérances. Accordez moi une amitié et une confiance qui sont la première condition du succès de mes travaux. Comptez sans cesse sur la mienne. Ne doutez pas de mon empressement à vous la témoigner; et soyez assurés qu'à cet égard comme à tous les autres l'exemple de mon prédécesseur me servira toujours de modèle.

Ces sentimens je vous les ai voués depuis long-

tems à vous, mon très cher frère *), qui depuis plus de vingt ans ne vivez que pour le bien du collègue, et qui par votre infatigable activité avez soulagé et adouci les derniers jours de votre maître et du mien. De tous les devoirs que cette journée m'impose, un des plus doux à mon coeur est de vous payer, au nom de vos collègues et de la jeunesse ici rassemblée, le tribut de la reconnaissance qui vous est due à tant de titres, et que je vous dois avant tous les autres pour m'avoir applani le chemin où je vais entrer. Puisse la nouvelle relation que nous contractons resserrer les noeuds qui nous unissent depuis la jeunesse, et l'amour du bien public les rendre plus indissolubles et plus sacrés!

Enfin, jeunes gens, c'est vous surtout qui appelez aujourd'hui toute mon attention, car c'est de vous qu'il dépend de faire de cette journée, où je prends le titre de votre maître et de votre guide, l'une des plus belles de ma vie. Jusqu'ici les disciples, que j'ai formés à l'ombre paisible des autels, ont été ma consolation et ma joie, ont fait de la fonction la plus importante de mon ministère le plus doux de tous les plaisirs. Vous n'embarrasserez pas d'épines la nouvelle route qui s'ouvre devant moi; vous la parerez des fleurs de l'espérance; vous l'applanirez par votre appli-

*) Mr. le Professeur et Ministre du St. Evangile *Arlaud*, qui depuis le 1. Juillet 1813 a été chargé intérimistiquement des fonctions de principal et les a remplies avec le zèle le plus désintéressé.

cation, votre docilité, votre sagesse; vous serez fiers de soutenir par des moeurs irréprochables et pures la réputation et l'honneur de l'institut, où vous vous préparez à devenir des citoyens actifs et utiles; vous récompenserez tous mes soins par les égards du respect et la franchise de la confiance. Voilà je viens à vous avec la ferme résolution de vous faire tout le bien qui dépend de moi, avec le désir ardent d'acquérir des droits à votre amour et à votre reconnoissance, avec les sentimens d'un père facile à pardonner toutes les fautes légères, sévère à punir les défauts et les vices grossiers, avec ceux d'un ami qui vous portera tous dans son coeur, et ne fera entre vous d'autre distinction que celle qui sera due à votre mérite personnel.

Et toi, père des lumières, auteur de tous les dons excellens et parfaits, Dieu de bonté et d'amour, béni les engagemens que je viens de prendre! Donne moi la force et le tems de les remplir! Continue à veiller sur une fondation que tu protèges depuis plus d'un siècle, et que tu as sauvée de tant de vicissitudes! Fai la prospérer et fleurir, afin qu'elle accomplisse sa noble destination et reste l'ornement de la patrie! Suscite lui toujours des protecteurs éclairés, des maîtres habiles et laborieux, des disciples sages et actifs; mais avant toutes choses pénétre nous tous de ta crainte, car *ta crainte est la principale science.*

Tels sont les sentimens et les vœux, les résolutions et les espérances, avec lesquels j'ai commencé la carrière utile et importante où je suis entré avec le 7. Avril de cette année. Si j'ai pris le parti de publier un discours, dont je ne me déguise pas les imperfections, je ne l'ai fait que pour céder aux vœux de quelques uns de mes collègues, qui y retrouvant leurs propres sentimens en ont souhaité l'impression, et pour donner plus de publicité au tribut que j'y paye à la mémoire de mon respectable prédécesseur. En parlant avec l'épanchement de la reconnaissance de l'homme éminemment actif et utile, dont j'ai eu le bonheur d'être à la fois le disciple et le collègue, j'ai dû vivement regretter que les bornes où j'étois obligé de me renfermer m'interdisent des détails, dans lesquels mon coeur pour se satisfaire auroit désiré de pouvoir entrer. Qu'il me soit permis d'y suppléer aujourd'hui par une relation succincte et fidèle de tout ce qu'il a été et a fait pour un institut, auquel il a consacré les deux tiers de sa belle et longue carrière. Ce n'est ni sa biographie que je veux écrire, ni son éloge que je prétens faire; le tableau d'une vie si riche et si pleine demande un pinceau plus exercé, et celui qui en a fourni les traits ne peut être jugé et loué dignement que par ses pairs. Je ne veux que tracer ici une esquisse des travaux de son rectorat, tant pour rappeler aux disciples qui lui survivent des souvenirs qui leur sont chers, que pour me pénétrer moi même de

l'étendue et de l'importance de la tâche que je dois remplir après lui.

En 1766, où le collège perdit son Principal par la mort de Mr. Naudé, L.L. E.E. Mr. le Baron de Dorville, chef du département françois et Mr. le Grand Chancelier de Jarriges invitèrent Mr. Erman à s'annoncer pour la place vacante. Quelque flatteuse que fut pour lui cette invitation, il lui opposa d'abord l'inexpérience de sa jeunesse et les nombreuses fonctions dont il étoit chargé comme Pasteur; mais les deux hommes d'état, qui savoient apprécier des talens et un zèle dont il avoit déjà donné d'honorables preuves et qui s'intéressoient vivement au bien de la fondation, se firent un devoir de combattre ses répugnances et parvinrent à les surmonter en lui ouvrant la perspective de facilités qui pourroient lui alléger le fardeau. Il fut donc proposé au Conseil Académique qui lui accorda unanimement son suffrage, confirmé par S. M. et prononça le 27. Novembre 1766 sa harangue inaugurale *de utili officiorum multitudine et varietate*; sujet dont le choix justifioit déjà sa nomination, en présageant à l'institut tout ce qu'il avoit à attendre de son infatigable activité.

Une circonstance intéressante que je crois devoir rappeler ici, c'est que les deux hommes, qui ont également bien mérité de la patrie sous le rapport de l'instruction publique, ont commencé à peu près en même tems leur carrière pédagogique; car ce fut aussi en 1766 qu'on adressa

au célèbre Büsching la vocation qui l'appelloit à Berlin, pour diriger et régénérer le premier et le plus ancien des collèges de la capitale.

La régénération opérée par Mr. Erman fut des plus complètes. Le collège françois, fondé en 1689 sous les auspices de l'illustre Spanheim et qui avoit vu les Sperlette, les Chauvin, les Audouy, les Barbeyrac, les La Croze se placer près de son berceau au nombre de ses régens et de ses maîtres, avoit beaucoup perdu de son premier relief depuis 1739, où son principal Mr. Formey, échangeant le rectorat contre la chaire de philosophie, fut remplacé par Mr. Rossal, vicillard septuagénaire, qui au lieu d'une place aussi difficile auroit dû obtenir une vétérance honorable. Mr. Naudé son successeur, dont les lumières et l'érudition donnoient de belles espérances, rencontra trop d'obstacles à combattre, fut mal secondé dans les efforts qu'il fit pour les vaincre, et plus homme d'études que d'affaires n'avoit pas l'ardeur et la persévérance qu'il faut pour relever un édifice qui touche à sa chute. L'institut perdit peu à peu la confiance du public, comme le prouve le nombre de 35 écoliers auquel il se vit réduit, et ne put plus remplir le plan d'instruction dressé en 1703 sur le modèle de ceux qu'on suivoit alors dans les collèges de France. Mr. Erman n'en eut pas pris les rênes, qu'il lui concilia de nouveau l'opinion, et lui rendit son ancien éclat, car le nombre des élèves se doubla dès la première année de sa principalité. Les difficultés

en apparence insurmontables, qui s'opposèrent à ses premiers efforts et auroient découragé tant d'autres, ne firent que nourrir et enflammer son zèle. Quoique l'amour du bien public et le désir de se rendre utile fussent chez lui une véritable passion, son ardeur cependant ne connut jamais les excès qui en font souvent plus une entrave qu'un secours. Loin de ressembler à ces réformateurs si communs de nos jours, qui dans leur premier feu veulent renverser d'un seul coup les barrières qui arrêtent leur course, manquent presque toujours le but parcequ'ils sont impatiens d'y arriver, mettent tout en serre chaude pour semer et moissonner en même tems, et désespèrent du succès dèsque l'exécution de leurs plans essuie des délais trop longs au gré de leur précipitation: il sut se plier sagement aux circonstances, vivifier et féconder les moyens trop restreints qu'il avoit à sa disposition, se borner au bien qu'il dépendoit de lui d'opérer, et se consoler de la lenteur des progrès par l'espérance de voir l'avenir réaliser les projets que le présent rendoit impraticables.

Le premier objet qui fixa toute son attention fut l'enseignement. Le plan de 1703, quoique dressé par Mr. Audouy, élève du célèbre Tanneguy Le Fèvre, père de Mad. Dacier, étoit trop defectueux pour se borner à le remettre en vigueur. Mr. Erman en dressa un nouveau pour toutes les classes, où il ne se contenta point de perfectionner les anciennes parties, mais fit entrer

plus complètement tout ce qui appartient de près ou de loin à de bonnes humanités. C'est ainsi que peu à peu et à divers intervalles s'établirent sous sa direction des leçons sur des objets dont le premier plan ne faisoit pas même mention ; tels que l'hébreu, les antiquités grecques et romaines, l'histoire et la géographie ancienne et moderne, les langues et la littérature françoise et allemande, la physique, les mathématiques, l'arithmétique et le dessin. Le grec et le latin ne furent pas oubliés et obtinrent dans le nouveau plan beaucoup plus d'étendue. Pour faire sentir l'impérieux besoin de son introduction, il composa des mémoires qui consignés dans les régîtres de la fondation font honneur à la sagacité de ses vues, et qui furent soumis aux lumières et à la discussion du Conseil Académique, dans lequel siégoient alors des gens de lettres du premier rang. En comparant ce qu'il a fait sous ce rapport avec ce qui se faisoit avant lui, on est étonné du reproche qu'il a essuyé plus d'une fois d'être resté en arrière, de témoigner une prédilection trop aveugle pour les anciennes formes, de n'avoir pas assez profité des idées nouvelles qui sur l'objet important de l'instruction publique ont, depuis près d'un demi siècle, circulé en Europe et surtout en Allemagne avec une rapidité souvent effrayante. En admettant même que ce reproche ne fut pas sans fondement, on pourroit déjà l'affoiblir en disant qu'il étoit bien pardonnable à celui auquel il s'adres-

soit d'avoir de la prédilection pour des méthodes honorées des suffrages d'un Mérian, d'un Béguelin, d'un Bitaubé, qui tous les trois avoient coopéré à les établir dans l'institut confié à leur inspection; que dans le tems où Mr. Erman fit ses études et même à l'époque où il se chargea de la direction du collège, on se défioit beaucoup plus qu'aujourd'hui du vague et de l'incertitude des théories, on tenoit encore fortement aux principes consacrés par l'expérience et aux maximes recommandées par tant d'hommes de mérite redevables de leur développement aux écoles où ces maximes régnoient; qu'il étoit persuadé non sans raison que le succès de l'instruction dépend moins des formes qu'on lui donne que des lumières, du génie, ou de la bonne volonté des maîtres appelés à les employer. Je pourrois ajouter que le fruit qu'il voyoit résulter de ses efforts ne pouvoit que le fortifier dans cette prédilection dont on lui faisoit un crime, nommer ici tous ceux qui sortant de son école pour passer dans l'église, dans les tribunaux, dans presque tous les ordres de l'état, y ont fait honneur à son institution, et qui, sans lui devoir exclusivement les talens et les lumières qu'ils ont déployés, reconnoissent cependant que sans lui et sans ses premières directions ils ne seroient pas arrivés avec le même succès au terme qu'ils ont atteint. Mais pourquoi s'arrêter à des considérations, qui tempèrent le reproche sans l'écarter tout à fait, quand on peut y répondre plus directement en assurant que Mr.

Erman n'étoit pas autant ennemi des réformes qu'on a voulu le faire croire, qu'il ne craignoit que les innovations trop subites ou trop répétées, qu'il s'est prêté à toutes celles qu'on lui présentoit comme des conditions nécessaires de la prospérité du collège, qu'il en faisoit souvent l'objet de ses conférences avec les régens et les maitres, que les verbaux du Conseil Académique renferment les preuves les plus sensibles de son zèle à proposer tout ce qui pouvoit accroître ou soutenir la réputation de l'institut, que même dans ses dernières années, à un âge où l'on répugne toujours à contracter de nouvelles habitudes, il s'est soumis à toutes les sages mesures des supérieurs tendantes à améliorer l'instruction publique, soit dans son ensemble, soit dans ses détails? Enfin le plan d'études, que l'on suit aujourd'hui et que Mr. le Professeur Arlaud a publié dans le programme de l'année passée, a été fait encore sous ses auspices, d'après ses conseils, et prouve mieux que tout le reste l'exagération ou l'injustice du reproche qu'on lui a fait si souvent de préférer l'ancien au nouveau.

Ce fut encore le désir d'assurer et de faciliter les progrès de l'enseignement qui dès 1767 lui fit sentir la nécessité de publier sur les divers objets des manuels qui pussent servir principalement à l'usage des basses classes. Il en existoit sans doute avant lui, mais il falloit les faire venir d'Hollande ou de France, ce qui en rendoit l'acquisition difficile à tous les écoliers et impossible aux plus pauvres.

Pour obvier à cet inconvénient il fit imprimer au profit de l'institut des rudimens latins et grecs, un vocabulaire, la nouvelle méthode de Port Royal, les exercices de Clarke, des abrégés de géographie et de mythologie, et d'autres livres du même genre qui eurent le triple avantage de les procurer aux élèves à un prix plus modique, de pouvoir les donner gratis à ceux qui se trouvoient hors d'état de les acheter, et d'assurer à la caisse de la fondation un bénéfice annuel. Ces manuels, dont quelques uns malgré leur ancienneté servent encore de fil à l'instruction, peuvent avoir leurs défauts; mais une assez longue expérience a prouvé qu'ils étoient excellens pour exercer la mémoire, dont peut être dans la pédagogie moderne on néglige trop le développement, que suppose et commande pourtant si impérieusement l'exercice des autres facultés de l'esprit. On a souvent lieu de le regretter dans la maturité de l'âge, quand dans les premières années on a craint ou méprisé un travail, dont le résultat est de rassembler des matériaux sans lesquels on ne sauroit bâtir. Cependant à cet égard aussi Mr. Erman n'a pas répugné à s'écarter des anciennes routes, lorsque les nouvelles lui paroissoient conduire mieux au but, et les livres introduits dans ce moment au collège pour l'étude du grec, du latin, des antiquités, de l'histoire, de la géographie etc, le prouvent de reste.

Avant lui les examens établis deux fois par an ne produisoient que peu de fruit, parce qu'ils

manquoient de solennité, se renfermoient dans le court espace d'une seule matinée, et n'avoient lieu qu'en présence des inspecteurs. En 1779 il leur donna une forme nouvelle, leur consacra deux jours tout entiers, excita l'émulation des maîtres et des disciples en y invitant le public et eut plus d'une fois le plaisir de voir les personnes du premier rang et les jeunes princes de la famille royale les honorer de leur présence. Si les tableaux, que pendant plus de 30 ans il a publiés à l'approche de l'examen de la St. Michel pour rendre compte des leçons et de la situation de l'institut, n'ont pas eu tout l'intérêt dont ce genre d'écrits est susceptible et qu'un homme tel que lui étoit bien propre à leur donner, *ne* faut pas oublier les nombreuses occupations qui le rendoient si peu maître de son tems, et lui savoir gré de ces chroniques fidèles, dans lesquelles sans le savoir et le vouloir il a fait et sa propre histoire et son propre éloge.

Enfin c'est encore à lui que le collège est redevable de la bibliothèque qu'il a l'avantage de posséder. Ce fut en 1792 qu'il annonça au public le projet de cette utile institution qui dès son origine fut gratifiée par le feu Roi d'un don de cent ducats, favorisée par le concours généreux d'une foule de bienfaiteurs, et surtout par celui des anciens élèves de la fondation qui saisirent cette occasion de lui témoigner leur reconnaissance. La collection, qui compte aujourd'hui près de 5000 volumes, a offert jusqu'ici des faci-

lités précieuses pour le progrès des études et les travaux tant des maîtres que des écoliers.

Le zèle de Mr. Erman à perfectionner la partie si importante de l'instruction ne le suivit pas moins dans l'exercice de la discipline, qu'il s'attacha aussi à régénérer. Les mesures qu'il a prises, les réglemens qu'il a faits pour y réussir étoient tous calculés sur le principe: qu'il vaut mieux chercher à prévenir les désordres que se mettre dans la nécessité de les punir avec rigueur, et qu'il faut savoir concilier l'indulgence pour les fautes légères avec la sévérité que commandent les défauts et les vices grossiers. Sans bannir entièrement les châtimens corporels, il les bornoit aux classes inférieures, les réservoit pour des cas graves, et n'y recouroit qu'après avoir inutilement employé les ressorts de l'émulation et de l'honneur. Dans les dernières années il statua que les corrections de ce genre ne seroient infligées qu'à son ordre, et en accordant aux régens et aux maîtres le droit de réclusion, en établissant les protocoles de censuré, les témoignages qu'ils dressent tous les mois pour instruire les parens de la conduite et des progrès des enfans, il crut leur laisser assez de moyens de maintenir leur autorité. Il consacroit la matinée du Samedi à visiter les classes pour suivre l'application des écoliers et s'assurer de leur régularité à fréquenter les leçons. Sa présence y répandoit une joie vive, car il y paroissoit sans cesse avec la sérénité sur le front et cette gaité que les travaux les

plus fatigans ou les moins agréables ne parvenoit pas à altérer. On écoutoit ses reproches avec docilité, recevoit ses éloges avec plaisir, et un mot, un coup d'oeil de sa part étoient déjà une récompense ou un châtiment. En général sa relation avec ses disciples étoit plutôt paternelle que magistrale, et au milieu de la cour du collège il ressembloit à un pere qu'entourent au sein de sa famille le respect et l'amour.

Il en étoit de même dans ses rapports avec les régens et les collaborateurs de l'institut. La plupart de ceux qui sous son rectorat furent appelés à ces places sortirent de son école, mais après les avoir chéris comme disciples il se félicitoit de trouver en eux des collègues et des amis; il les traitoit comme tels, les prévenoit par des égards, aidoit volontiers de ses conseils ceux qui en sentoient le besoin, sans les assujettir à un contrôle minutieux, ou les fatiguer par des réglemens trop multipliés, et après leur avoir tracé le cercle où ils devoient tourner pour travailler avec succès, il leur laissoit la liberté de s'y mouvoir à leur gré. Comment ne leur a-t-il par surtout prouvé son attachement et son intérêt par toutes les peines qu'il s'est données pour parvenir d'année en année à améliorer leur sort. En 1689 où le collège se trouvoit borné à un professeur en philosophie, un principal, deux régens et un maître à écrire, l'état des appointemens fut fixé par la cour à la somme de 540 Ecus. En 1703 il fut porté jusqu'à 912, et c'est

ainsi que Mr. Erman le trouva en devenant directeur. Un fonds aussi modique, sur lequel s'assignoient en même tems toutes les autres dépenses, ne pouvoit que fournir de chétifs salaires, surtout dans un moment où il s'agissoit d'accroître le nombre des instituteurs en augmentant celui des objets d'instruction, et où la fréquence de l'institut, qui commençoit à renaître, ne permettoit plus de se borner aux quatre classes établies. Il sentit donc la nécessité d'un ordre de choses plus favorable, n'épargna ni peines ni sollicitations pour l'amener, et il est incontestable que sous ce rapport il a rendu à la fondation des services qu'elle n'oubliera jamais. Ses premiers essais ne répondirent qu'imparfaitement à ses vues, mais ne le rebutèrent pas. Toutes les démarches qu'il fit et réitéra si souvent pour appeller sur cet objet si essentiel l'attention et la bienveillance du gouvernement portèrent sans cesse l'empreinte de ce désintéressement, qui dans toutes ses fonctions fut toujours son caractère distinctif. L'établissement du Séminaire de théologie lui fournissant des facilités pour la régence des classes inférieures, il s'occupa d'abord de l'amélioration des places qui par l'importance des objets, la durée des cours, l'âge des écoliers, faisoient désirer de pouvoir y attacher des hommes capables et leur assurer des avantages propres à les y fixer. C'est ainsi que grâce à ses soins le salaire annexé à la chaire de philosophie fut porté de 200 à 500 écus, celui du professeur

en

en rhétorique et du principal de 150 à 420, celui du professeur en langue grecque de 100 à 350. Peu à peu il parvint aussi à améliorer les places inférieures, pour obvier à leur mouvance trop rapide, et si le collège qui dans son origine étoit réduit à 5 maîtres en compte aujourd'hui 14, c'est à lui principalement qu'il est redevable de cet avantage. Sans doute les vœux que lui dictoit à cet égard son vif intérêt pour le bien de la fondation n'ont pas été accomplis dans toute leur étendue, et la disproportion entre le salaire des employés et la difficulté des tems subsiste encore; mais du moins a-t-il réussi à écarter les inconvéniens les plus graves qui résultoient de l'ancien ordre de choses et a légué à ses successeurs de douces perspectives, dont on peut attendre la réalisation de jours plus prospères.

La vigilance et le zèle qu'il vouoit à sa place de Directeur ne l'empêchoient pas de remplir avec le même scrupule les devoirs que lui imposoit celle de maître. Peu d'hommes ont eu pour l'enseignement de la jeunesse une vocation aussi décidée que lui et réuni au même degré les talens et les qualités qu'elle suppose. A la clarté et à la richesse des idées, à une élocution nette et facile, à cette popularité qui sait se mettre au niveau de tous les esprits, il joignoit le feu, la chaleur, la vivacité sans lesquels les connaissances les plus vastes ou les plus profondes restent stériles, parcequ'on n'a pas le don de les communiquer. Il savoit éveiller, captiver, soute-

nir l'attention de ses auditeurs, sans jamais la laisser ou la dégouter. Quelque fût l'objet qu'il traitait: philosophie, rhétorique, langues, littérature, on s'apercevoit bientôt que loin d'y être étranger il s'y mouvoit librement comme dans son propre domaine. Quoiqu'il eut souvent six à sept leçons à donner par jour, la dernière étoit aussi intéressante que la première et ne trahissoit point la fatigue. Les sujets les plus arides se vivoient dans sa bouche à l'aide des exemples, des anecdotes, des traits d'histoire dont il savoit les assaisonner, qu'il devoit à ses nombreuses lectures et à ses immenses recueils, car sa maxime favorite, qu'il ne se lassoit pas de recommander et qu'il suivit jusqu'à sa fin, étoit de ne jamais lire sans avoir la plume à la main. Qui de nous ses disciples, en relisant aujourd'hui Homère et Virgile, Euripide et Sophoclé, Démosthène et Cicéron, Horace et Pindare, auroit oublié le plaisir que goûtoit le maître en les lisant avec nous et oseroit l'accuser de n'avoir rempli cette partie de sa tâche que par devoir ou par habitude et non *cum affectu et con amore*? On ne lui reprochera pas non plus d'avoir en enseignant aimé le *jurare in verba magistri*. En communiquant sa pensée il étoit sans cesse attentif à féconder celle des autres, provoquoit les demandes et les objections, interrompoit souvent par des questions le fil de l'enseignement pour s'assurer d'avoir été compris, les proposoit avec intérêt et vivacité comme s'il étoit lui même embarrassé de trouver la

réponse, ou vouloit échanger un moment le rôle de maître contre celui de disciple. Jamais il n'approuva les méthodes pédagogiques, dans lesquelles on cherche à éloigner de l'instruction tout ce qu'elle a de pénible ou de fatigant, sous prétexte qu'il ne faut pas troubler ce bonheur des premières années qui ne s'évanouit que trop vite dans un âge plus avancé; il préféroit avec raison les mâles habitudes de l'ancienne institution, qui pour donner de bonne heure de la trempe au caractère semoit les routes de l'enfance de plus d'épines que de fleurs et mettoit en pratique la maxime du sage, *qu'il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse*. Non content d'exciter ses disciples aux efforts de la réflexion, il s'attachoit principalement à leur inspirer l'amour du travail et à leur faire de l'activité un véritable besoin. A cet égard son exemple journalier étoit une instruction vivante; car qui n'auroit eu honte de trahir la paresse ou l'indolence sous les yeux de celui, qui avare des plus petites parcelles du tems ne perdoit ni un jour ni une heure; et quiconque ne sortoit pas de son école avec un riche fonds de connoissances emportoit du moins avec soi le vif désir de multiplier et d'étendre celles qu'il y avoit acquises.

En le voyant ainsi vaquer avec vigilance et avec zèle à toutes ses fonctions de directeur et de maître, qui auroit osé lui refuser le témoignage de remplir dans toute son étendue la tâche que sa place lui prescrivait? Cependant lui même cro-

voit ne pouvoir se le rendre qu'en aggrandissant encore plus cette sphère déjà si vaste, et ce qui pour bien d'autres auroit été oeuvre surrogatoire devenoit pour lui obligation et devoir. Que n'a-t-il pas fait pendant son rectorat pour servir les intérêts temporels de l'institut et en garantir la prospérité aux générations suivantes? Comment oublier que le collège, qui avant lui ne possédoit point de fonds permanent, jouit aujourd'hui d'un capital dont les rentes annuelles, sans suffire à ses dépenses, les ont du moins considérablement allégées; que non content d'aviver les anciennes sources où se puisoient ses revenus, il lui en a procuré de nouvelles; que dans toutes les occasions il s'est montré le défenseur infatigable de ses privilèges et de ses droits et en a plaidé la cause avec chaleur, tantôt aux pieds du trône, tantôt devant le tribunal des supérieurs; que pendant longues années il en a tenu la caisse et s'est assujéti avec son désintéressement ordinaire aux détails minutieux qu'une telle gestion suppose; qu'enfin ses efforts, loin de se borner au présent, embrassoient aussi l'avenir et qu'outre les entreprises qu'il a eu le bonheur de voir couronnées d'un entier succès, il en est d'autres dont il a eu l'idée, tracé le plan, et abandonné l'exécution à ses successeurs? De ce nombre sont: l'établissement d'une chaire de professeur en langue et en littérature françoise, celui d'un pensionnat annexé à l'institut à l'instar de ceux qui existent dans plusieurs des collèges de la capitale, et le projet

d'un local plus spacieux et plus approprié aux besoins de la fondation. Ce dernier objet a été longtems celui de ses sollicitudes. Dès 1772 il fit au gouvernement les représentations nécessaires sur l'impérieux besoin d'un meilleur emplacement, eut un moment en 1785 l'espérance d'obtenir un avantage si précieux, et si ses vœux n'ont pas été accomplis, il a du moins eu avant sa mort la consolation de voir le collège prendre possession de l'ancien hôtel des justices françoises, dont la vénérable Compagnie du Consistoire, à laquelle il étoit réversible, a bien voulu lui céder l'usufruit.

Voilà le tableau de tout ce que Mr. Erman a été et a fait pour un insitut qu'il a dirigé pendant 47 ans. Les bornes où il falloit me renfermer ne m'ont permis d'en offrir que les principaux traits et m'ont forcé de supprimer des détails très précieux. Tant de services, déjà si réels et si importans en eux mêmes par le tems et les peines qu'ils ont coutés, ainsi que par les fruits qui en sont resultés, obtiennent un plus grand prix encore quand on songe à tous les autres devoirs de celui qui les a rendus, et dont chacun a été rempli comme s'il lui eut été imposé tout seul; quand on compte les pénibles travaux dont le chargeoient les postes honorables qui lui étoient confiés; quand on se le rappelle comme pasteur d'une église qu'il a édifiée pendant plus d'un demi siècle et à l'administration de laquelle il a pris la part la plus active; comme membre de l'a-

cadémie des sciences qui se l'associa en 1786 et dont les mémoires déposent autant en faveur de son activité que de son patriotisme; comme historiographe du Brandebourg: titre qu'il obtint en 1792 et qu'il sut mériter par ses nombreuses recherches sur l'histoire du pays; comme directeur du Séminaire de théologie qu'il aida à fonder en 1770; qu'il inspecta tout seul pendant plus de 20 ans, où il donnoit régulièrement deux leçons par jour sur les objets les plus divers, sans compter celles de théologie et d'histoire ecclésiastique établies en faveur des proposans et des candidats et dont il se chargea en 1789; comme directeur de l'école de charité qui lui doit en grande partie son établissement et sa prospérité et où il se rendoit toutes les semaines tant pour surveiller l'instruction que pour partager les soins de ceux qui en gèrent les deniers; comme conseiller au consistoire supérieur (1783) et au grand directoire françois (1795): deux places qui étendirent sa vigilance à toutes les églises françoises du pays et où il fut un avocat si zélé des privilèges de nos colonies; quand on se souvient enfin des relations où tant de charges le plaçoient avec tous les ordres de l'état, de la correspondance non interrompue qu'elles l'appelloient à entretenir, des services qu'elles le mettoient dans le cas de rendre à une foule de personnes qui venoient solliciter son intervention, qu'il ne renvoyoit jamais sans les avoir satisfaites, et qui en se réunissant autour de lui assimiloient souvent son cabinet à un bureau public. Cette activité, qui ne connois-

soit ni bornes ni relâche et loin de se lasser sem-
bloit se multiplier avec les objets qui venoient l'e-
xercer, seroit un problème difficile à résoudre si
l'on ne savoit quelle prodigieuse facilité de travail
il tenoit de la nature et de l'habitude, et ce que
peut l'homme qui s'est accoutumé à faire un usage
continuel de son tems et de son génie; si je pouvois
oublier ici un trait de son caractère qui le dis-
tinguoit si particulièrement. Je veux parler de
cet esprit d'ordre qui, dans les petites comme
dans les grandes choses, ne l'abandonnoit jamais,
qui présidoit à l'emploi de son tems, qui régloit
d'avance et distribuoit convenablement toutes ses
occupations. Sa devise favorite étoit *qu'il falloit
faire une chose après l'autre*: précepte si essen-
tiel pour la conduite de la vie, dont l'observa-
tion n'est pas si commune et qui, dans son ex-
trême simplicité, renferme un très grand sens.
C'est le vrai secret de faire beaucoup et de bien
faire. Sans cette régularité l'esprit se fatigue,
les heures se perdent, les ames les plus actives
descendent au niveau des plus indolentes, et sont
tourmentées de plus par cette anxiété que la con-
fusion des affaires et leur entassement, qui sont
pour elles un reproche, ne manquent jamais de
produire. Doué de cette imagination ardente,
l'ennemie naturelle de cet esprit d'ordre parce-
qu'elle vient au milieu du travail troubler et dis-
traire, et bien souvent le tyran des gens de let-
tres, Mr. Erman ne s'en est jamais laissé mat-
triser, mais a su l'asservir par la méthode. Exact
dans les détails sans être minutieux, et sentant

que l'exécution en toute chose dépend toujours de la perfection des détails, il mettoit un grand prix aux soins réguliers qui les font réussir, et c'est le sage discernement avec lequel il dirigea toujours son activité, qui lui allégea sa pénible tâche et lui permit d'embrasser un si grand nombre et une si riche variété d'objets.

Un zèle si soutenu, une activité si infatigable ne demeurèrent pas sans récompense. Si les obstacles, qu'il eut à vaincre et qui ne manquent jamais à l'homme utile et bienfaisant, lui suscitérent des momens difficiles et épineux, que pouvoient-ils être près de la satisfaction qu'il devoit goûter en voyant un édifice, qu'on lui avoit transmis foible et chancelant, prendre d'année en année plus d'accroissement et de consistance; et quiconque a connu les nobles secrets de cette ame, qui ne respiroit que pour le bien public, comprendra qu'il ne lui en falloît pas d'avantage pour se regarder comme richement dédommagé de ses sollicitudes et de ses peines, de ses sacrifices et de ses travaux. Je passe ici sous silence tous les événemens heureux, que pendant sa principauté il vit se succéder pour le collège et dont la plupart furent son ouvrage, pour m'arrêter un moment au premier jubilé centenaire de la fondation célébré en 1789. Les verbaux du conseil académique, où sont consignés tous les détails de cette belle fête, prouvent qu'il en fut l'ame et que sans lui elle n'auroit été ni aussi solennelle ni aussi touchante. Il y prépara par la publication d'un mémoire historique, contenant tout

ce qui est relatif à l'origine et à l'histoire de la fondation pendant le premier siècle de son existence. Afin d'en perpétuer le souvenir il engagea le conseil à faire frapper une médaille représentant d'un côté le buste du roi bienfaisant, sous le règne duquel tomba cette heureuse époque, et sur le revers celui de Frédéric I, fondateur de l'institut, placé sur un piédestal et que Minerve montre à un jeune homme qu'elle tient par la main, avec la légende: *Gallis exulibus Lyceum apertum*. La célébration même eut lieu le 1 et le 2 Décembre. Le premier jour Mr. Ermân prononça dans le temple du Werder, en présence d'une grande assemblée, des écoliers du collège et de toute la jeunesse de nos fondations, un sermon sur le texte: Actes VII. 22: *Moyse fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens et étoit puissant en oeuvres et en paroles*. Le lendemain il tint dans le même temple, devant les gens de lettres les plus distingués, tout le clergé de la capitale, les directeurs des autres collèges avec leurs disciples une harangue latine: *de Friderici primi, gymnasii fundatoris, ingentibus in scientias meritis*. Les deux discours sont imprimés, et il suffit de les lire pour se convaincre qu'il auroit été difficile de trouver un plus digne représentant ou un plus éloquent interprète de la reconnaissance de trois générations. Avec quelle chaleur, quelle dignité il parle dans son sermon de la science qui respecte la foi, qui la fait honorer, qui forme et prépa-

re à la pratique de tous ses devoirs! Comment ne pas reconnoître l'homme qui lui avoit voué toute sa vie, pour qui elle étoit le premier des besoins et le plus précieux des trésors, qui préféroit à la gloire qu'elle dispense à ceux qui la cultivent la richesse et la salubrité des fruits qu'elle opère, dans le tableau qu'il trace de son influence, où il la dépeint développant tous les genres de talens, en facilitant l'application, donnant à tout une perfection, une utilité, quelquefois une grace et un agrément dont la vie humaine se pare et s'embellit, où il montre comment en étendant nos vues, l'activité de notre esprit, la sensibilité de notre coeur, le cercle des objets qui nous intéressent, elle accroît et vivifie en nous la plus précieuse de toutes les puissances, celle de faire du bien? Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis, et le souvenir de cette journée, de la profonde impression que firent sur moi les paroles de mon maître est encore présent à ma pensée. Quinze ans plus tard, le 8 Décembre 1804, le collège, comme pressentant qu'il n'attendroit pas son jubilé de recteur, profita de celui de son ministère pour lui rendre le tribut de reconnaissance qu'il avoit payé en son nom d'une manière si touchante, lui exprima sa gratitude en décorant de son portrait ce même auditoire où si souvent il avoit parlé au coeur de ses disciples, et par ses prières et ses voeux prépara la fête que l'église lui consacra le lendemain; journée solennelle, où il vit les témoignages de l'affection et de l'estime venir vers

lui du trône comme de la chaumière; où le temple, dans lequel pendant cinquante ans il avoit instruit les ayeux, les pères, les enfans, présentoit la belle image d'une grande famille occupée à bénir son guide. Après toutes les solennités de ce genre qui embellirent sa longue carrière et en firent une sorte de phénomène, il ne lui en restoit plus qu'une à célébrer, le cinquantième anniversaire de son rectorat; mais cette faveur que ses nombreux élèves réclamoient du ciel ne leur fut pas accordée. A Pâques 1813, où à la demande des supérieurs il obtint du meilleur des rois une retraite honorable, il remit à un disciple chéri la direction de l'institut; cependant il ne cessa pas pour cela de s'intéresser vivement à sa prospérité, il participa avec sa régularité accoutumée aux travaux et aux séances du conseil académique, y continua ses fonctions de secrétaire jusqu'au 8 Juin 1814, dont le verbal est encore écrit de sa main, et comme Mr. le Professeur Arlaud l'a dit avec tant de vérité dans le programme de l'année passée, son cabinet resta *un sanctuaire, où l'on alloit consulter l'esprit qui y habitoit*. Quelques semaines avant sa mort une apoplexie sourde le paralysa pour quelques jours sans attaquer sa tête, qu'il conserva saine et libre jusqu'au dernier moment. Il expira le 11. Août après une longue et douloureuse agonie, âgé de 79 ans et 5 mois. Le 14 il fut inhumé près du temple de sa paroisse avec la simplicité qu'il avoit lui même prescrite dans son testament,

O le brillant cortège qui eut entouré cette tombe, où alloit reposer le plus actif et le plus utile des hommes, si tous ceux qu'il avoit éclairés et conduits, secourus et consolés étoient venus payer ce dernier tribut à sa cendre! Qui a pu assister à ce convoi, voir disparaître, sans presque qu'on s'en apperçut, emporter sans le moindre appareil un des plus dignes serviteurs de Dieu, dont la perte a laissé dans la société un de ces vuides qui ne se remplissent jamais, et ne pas répéter avec le regret et l'amertume du prophète: *le juste meurt et personne n'y prend garde?*

En achevant ce tableau du rectorat de feu Mr. Erman, je sens vivement combien il est au dessous de celui qu'il doit rappeler. Je m'estimerois trop heureux si ceux à qui le souvenir de cet homme rare est encore cher daignoient honorer ce foible portrait de leurs suffrages et y retrouvoient leurs propres sentimens. Je ne crains pas qu'ils m'accusent d'être entré dans trop de détails; je crains plutôt qu'ils ne me reprochent d'en avoir omis qu'ils auroient désiré d'y trouver, et ils ne douteront pas qu'il n'en ait coûté à ma reconnoissance de les supprimer. Je ne m'arrêterai pas à justifier l'occasion que j'ai choisie pour rendre à mon prédécesseur et à mon maître ce dernier hommage de vénération et d'amour. Appelé pour la première fois à servir d'organe au collège françois, pouvois-je, sans man-

quer à ce que je lui dois et à ce que je me dois à moi même, passer sous silence les longs et utiles services qui ont si puissamment concouru à sa prospérité et m'ont facilité d'avance la tâche importante dont je me suis chargé? Mais ce que je ne déguiserai pas, c'est qu'en rappelant ces services, qui n'ont pas toujours été aussi généralement reconnus qu'ils auroient dû l'être, en parlant des fruits qu'en a retirés l'institut auquel ils ont été rendus, j'ai eu aussi pour but de ranimer l'intérêt qu'à tant d'égards il mérite d'inspirer et de détruire les préventions peu favorables qu'on a nourries, que peut-être on nourrit encore contre son utilité. Le récit fidèle que je viens de faire de tout ce qu'il a été pendant près d'un demi siècle suffira, je m'en flatte, pour prouver que dans cet intervalle il n'a été indigne ni de la protection, ni des bienfaits du gouvernement, qu'avec les ressources dont il avoit à disposer il a même été au delà de ce qu'elles lui permettoient de devenir, et que sans pouvoir rivaliser avec les instituts du même genre, qui sont l'honneur de la capitale et qui se trouvent beaucoup mieux dotés, le rang qu'il occupe à côté d'eux est encore un rang très honorable. C'est à lui conserver cette place, à lui gagner toujours plus la confiance publique, surtout à lui assurer l'affection d'une église, qui peut et doit chérir en lui un des garans de son existence, que tendront tous mes efforts; et si les encouragemens que j'ai rencontrés jus-

qu'ici me restent, j'ose ne pas désespérer du succès.

La première condition de ce succès est la bienveillance du très louable Département qui préside à l'instruction publique et celle du Ministre éclairé qui en est le chef. Dès mes premiers pas dans l'utile carrière qu'ils m'ont ouverte, ils ont daigné m'en donner les preuves les plus flatteuses et je leur en ai témoigné publiquement ma reconnaissance. Aujourd'hui que je sens plus vivement encore le besoin et le prix de cette bienveillance, je manquerois à mes premiers devoirs si j'oubliois de leur réitérer mes très humbles remerciemens. Je les dois surtout aux sages arrangemens qu'ils ont pris lors de ma nomination, en statuant qu'à l'avenir la place de principal ne seroit plus combinée comme autrefois avec celle du professeur en rhétorique. En conséquence de cette résolution des supérieurs, sans être entièrement dispensé de prendre part à l'instruction, je puis du moins donner la plus grande partie de mon tems à la surveillance qu'elle exige, et que cette séparation de fonctions ne peut que rendre plus active et plus efficace. La chaire de rhétorique, avec les émolumens qui y sont attachés, a été conférée à Mr. le Ministre du St. Evangile Arlaud, déjà Professeur en langue grecque et régent de seconde. La réunion de ces deux places a sans doute considérablement aggravé sa tâche, mais le zèle qui l'anime et l'expérience qu'il doit à 25 années consacrées tout

entières à l'enseignement parent à tous les inconvéniens qu'on pourroit craindre de voir résulter de cette combinaison. Mon devoir le plus cher sera toujours d'alléger à un collègue aussi respectable le fardeau qu'il porte, et de reconnoître combien je lui suis redevable pour tout ce qu'il a fait en faveur de l'institut pendant son rectorat intérimistique.

Une seconde preuve que dans le cours de cette année S. E. Mr. le Ministre de l'intérieur a bien voulu donner au collège de sa protection est l'assignation des *Wartegelder* attribués à feu Mr. Erman et l'expectative favorable de voir ce bénéfice s'accroître encore dans la suite. Cette augmentation des revenus fixes de la caisse, jointe aux rentes provenant d'un accroissement de capital, a mis le conseil académique en état d'améliorer le salaire de plusieurs des régens et des maîtres. Il en a profité aussi pour doubler le nombre des leçons dans la 3^{me} et 4^{me} classe allemande, afin d'y préparer d'autant mieux les élèves aux instructions que Mr. le Professeur Heinsius donne aux deux premières classes sur la rhétorique et la littérature. Cette mesure prouvera que le reproche fait quelquefois à l'institut de ne pas cultiver assez la langue nationale n'est pas fondé, que l'on y consacre à cet important objet tout le tems et toute l'attention qu'il mérite, et ceux qui sont chargés de cette partie s'en acquittent avec un succès et un zèle qui les rendent très dignes de la confiance du public.

Les autres changemens survenus pendant l'année dans la régence des classes et pour le partage des leçons sont les suivans.

Mr. Louis Arlaud, qui en 1813 au départ de Mr. d'Heureuse pour l'armée fut chargé de vicarier pour lui, a été après la mort de celui-ci confirmé par les supérieurs comme collaborateur en quatrième.

Mr. Noel ayant obtenu une place d'instruction au corps des cadets a conservé la régence de cinquième, mais s'est vu obligé de renoncer à une grande partie des leçons qu'il donnoit dans d'autres classes comme collaborateur. On y a suppléé par des arrangemens que le zèle de ses collègues a facilités.

Le Sr. Laurens qui au retour de la campagne de 1813 et 14 avoit repris ses fonctions y a renoncé peu de tems après, pour se ranger de nouveau sous les drapeaux de la patrie et se vouer tout à fait à l'état militaire. Le Conseil pour le remplacer a pris à titre d'essai Mr. Liesen, qui dans le cours du dernier semestre a donné en sixième les leçons d'histoire, de géographie et de françois. Les progrès des élèves ayant justifié ce choix, il a été soumis à la sanction du département qui avant de l'accorder a chargé la députation scientifique d'examiner le candidat. Cet examen qu'il attend avec impatience n'a point encore eu lieu.

Les leçons d'arithmétique que le Sr. Laurens
don-

donnoit dans la seconde classe ont été confiées à Mr. Stolze.

Le plan d'études est resté tel qu'il a été présenté au public dans le programme de l'année passée. Les six mois depuis lesquels je dirige le collège et où les visites que j'ai faites dans les classes m'ont mis à même de suivre l'exécution de ce plan, m'ont convaincu de la sagesse avec laquelle il est tracé et adapté aux besoins des élèves. Je me flatte que l'examen auquel nous allons procéder en sera une preuve nouvelle. Je saisis avec empressement cette occasion de témoigner à Mrs. les régens et maîtres ma vive reconnaissance pour le zèle que chacun d'eux met à remplir la tâche qui lui est prescrite, qui m'a beaucoup allégé la mienne, et dont je sens tout le mérite depuis que j'ai été témoin des sacrifices qu'il leur coute. Les vœux que j'ai formés à cet égard le jour de mon installation ont été accomplis dans toute leur étendue, et après l'expérience que j'ai faite je ne saurois douter qu'ils ne continuent à l'être. Je n'ai pas besoin d'y inviter mes collègues aujourd'hui où je connois l'excellent esprit qui les anime, le sincère intérêt qu'ils prennent au bien et à l'honneur de la fondation, et le passé m'est un sûr garant de l'avenir.

En terminant le premier semestre de ma direction, je sens aussi tout ce que je dois à Mrs. les inspecteurs qui ont assuré le succès de mes efforts en les secondant. Je ne saurois leur exprimer ma reconnaissance d'une manière plus con-

forme à leurs désirs qu'en leur promettant de faire tout ce qui dépendra de moi pour me rendre toujours plus digne de la confiance dont ils veulent bien m'honorer. Je les prie d'agréer en particulier mes remercimens pour les résolutions qu'ils ont prises et les sacrifices auxquels ils ont consenti, afin de mettre en état le local qu'a occupé mon prédécesseur, qui a exigé des réparations très dispendieuses, et que tant de motifs me faisoient désirer d'obtenir.

Le collège a essayé dans le cours de l'année une perte sensible par la retraite de Mr. le Conseiller privé d'ambassade Lecoq, qui depuis 1789 y a rempli les fonctions d'Inspecteur, et qui pour les soins généreux qu'il lui a consacrés pendant 25 ans voudra bien accepter le juste tribut de nos regrets. Les supérieurs pour nous dédommager de cette perte ont fait choix de Mr. le Conseiller privé de légation Ancillon, qui a bien voulu reprendre dans le Conseil Académique la place qu'il y avoit occupée autrefois comme représentant du département, et promettre de continuer à l'institut les services si essentiels qu'il lui a rendus en cette qualité. Les intimes et anciennes relations qui m'unissent à lui m'ont fait trouver dans son acceptation une preuve nouvelle de son inviolable amitié, et je satisfais un besoin de mon coeur en l'en remerciant publiquement.

J'ai encore le plaisir d'annoncer que la bibliothèque du collège a été enrichie cette année par deux envois de livres qu'elle doit à Mr. An-

cillon et à un anonyme, ainsi que par les achats qu'elle a faits à la vente de la belle collection de feu Mr. Erman. Je n'ai pas besoin de recommander cet utile établissement aux protecteurs et amis de l'institut, et la bienfaisance qui l'a formé continuera à le soutenir. Je recevrai avec une vive reconnaissance tout ce qu'on m'adressera pour en favoriser les progrès.

Tels sont les encouragemens qui ont secondé mes foibles efforts, tempéré toutes les appréhensions que je nourrissois en commençant une tâche dont je ne m'attendois pas à être chargé, et qui m'ouvrent la douce perspective de ne pas travailler sans fruit. Le grand et bel exemple que m'a légué mon prédécesseur restera sans cesse sous mes yeux pour me servir de modèle, sans que je puisse aspirer à le répéter. Je n'ai ni ses ressources ni sa longue expérience, et suis trop avancé dans ma carrière pour oser me flatter de le faire revivre. Quand même je le pourrois ou le voudrois, l'état où étoit l'institut lorsqu'il en devint le directeur est bien différent de celui où je l'ai trouvé. L'édifice, à l'époque où il lui fut remis, touchoit à sa chute et de sa main active et sûre il est parvenu à le relever et à l'affermir. Je n'ai besoin que de suivre fidèlement sa trace et de maintenir ce qu'il a bâti ou consolidé. C'est le seul but que je puisse me proposer. Je ne désire que le tems et les forces nécessaires pour l'atteindre; et loin de songer jamais à faire oublier celui qui m'a devancé, je se-

rai toujours jaloux de perpétuer sa mémoire, de me servir du souvenir de son zèle et de ses qualités éminentes pour entretenir au sein de l'institut qui m'est confié l'utile émulation qu'il y a excitée pendant sa vie, afin de mériter un jour le témoignage de n'avoir pas été entièrement indigne de le remplacer.

TABLEAU DES LEÇONS

DONNÉES DANS LE COURS DE L'ANNÉE 181 $\frac{1}{2}$.

(Chaque maître a dressé lui même son article.)

1. PAUL ERMAN,

Docteur et Professeur en Philosophie.

a donné en première six leçons par semaine; dont il en a consacré quatre au cours de physique, traité l'optique, l'électricité, le galvanisme, le magnétisme et donné un aperçu général de la chimie; dans les deux autres lu et expliqué le traité de Cicéron *de natura deorum*.

2. JEAN MICHEL PALMIÉ,

Directeur.

a donné pendant le semestre de Pâques à la St. Michel:

I. En première deux leçons par semaine. Dans l'une commencé un cours de littérature fran-